

La souris d'eau

Numéro 5 Premier trimestre 2017

**Périodique trimestriel de liaison du Conseil de Quartier
Montsouris-Dareau avec les habitants.**

LIEN : <http://cdq.montsouris.online.fr>



La souris : SUZY

« Un livre est une des rares promesses de bonheur »

Jorge Luis Borges

EDITORIAL

Chères habitantes et Chers habitants du quartier Montsouris-Dareau,

Nous voilà entrés dans une nouvelle année, qui s'annonce elle aussi passionnante pour notre Conseil, même si un petit peu différente, de par les diverses échéances électorales de 2017.

En effet comme vous le savez certainement, la charte des Conseils de Quartier nous interdit de tenir nos réunions publiques, nos plénières durant ces périodes de vote. De ce fait, le 21 février aura lieu notre dernière rencontre de ce type jusqu'à la rentrée de septembre. Cela ne nous empêchera évidemment pas de travailler et de continuer sur cette très belle dynamique de l'année passée, que ce soit par le travail des commissions, des réunions du bureau élargi et par les différents événements à venir.

2016 a effectivement été une année riche en réalisation de projets, que ce soit avec le journal que vous êtes en train de lire, notre nouveau logo, les votes des vœux sur la place Denfert-Rochereau et le transport La Traverse, le suivi du dossier de la statue Place des Droits de l'Enfant, de la restauration de la ferme Montsouris, de la salle Saint-Gothard, l'organisation du Tome 1 de Livres en Seine et bien d'autres encore.

Tout cela a été possible par votre travail, votre motivation, et je souhaite que cela se poursuive et s'accélère en 2017, avec en point d'orgue, le dernier samedi de juin le Tome 2 de Livres en Seine, et avant cela les diverses inaugurations des travaux cités plus haut, les 150 ans de l'hôpital Sainte-Anne, la mise en place de notre site internet avec de nouvelles fonctionnalités et bien entendu un sujet qui nous tient à cœur, le maintien du service public, La Traverse, point sur lequel une commission spéciale sera créée lors de la prochaine plénière .

Vous le voyez mes amis la dynamique est là, à nous de la faire perdurer et de l'accentuer, afin que notre Quartier continue d'évoluer dans le bon sens grâce aux habitants que vous êtes.

Franck-Layré-Cassou

Président Conseil de Quartier.

SOMMAIRE

Le conseil de quartier :

Avancement du projet ferme Montsouris page 2 et 3. Projet de fresque murale rue de la Tombe Issoire page 4.

La rubrique littéraire : « L'homme de ma vie » Yann Queffelec page 5 et 6.

La rubrique artistique : Les artistes célèbres de notre quartier » Nicolas de Staël » pages 7 et 8.

La rubrique histoire contemporaine : l'école de cirque Flip Flap pages 9,10 et 11.

La rubrique « Au fil de l'eau » : L'aqueduc Médicis pages 12 et 13.

Les interviews de Suzy : Le centre Emmaüs Georges Dunan de la rue de l'Aude.

La rubrique nos partenaires : L'Entraide Universitaire pages 16 et 17, l'Amap Traverse + dernière minute page 18.

La boîte à archives : page 19.

LE CONSEIL DE QUARTIER

L'avancement du projet de L'espace ferme Montsouris : EFM

Genèse du projet

Dans notre quartier, au 26, rue de la Tombe Issoire a existé la dernière ferme de Paris. Cette ferme a été en activité jusque vers les années 1940 et approvisionnait les parisiens en lait. En 1925 l'abbé Keller l'a achetée puis, au départ de la fermière, en a fait un lieu à caractère social ainsi qu'un centre de scoutisme dans la grange, dont se souviennent certains membres du Conseil de Quartier Montsouris-Dareau qui l'ont fréquenté. Après la mort de l'abbé Keller cette ferme a fait l'objet de pressions immobilières, mais dès 1992, des riverains se sont mobilisés pour éviter sa destruction. En 2003 le terrain a finalement été acheté par un promoteur, la Soferim, pour en faire un immeuble de logements. Sous la pression des riverains et du Collectif Port-Mahon et de la Ferme Montsouris, la grange et le Pavillon Troubadour, parties non encore détruites, ont été rachetés au promoteur en 2013 par la Ville de Paris. Mais la grange et le Pavillon Troubadour, restés à l'abandon depuis plusieurs années, se sont grandement détériorés. Des membres du Conseil de Quartier Montsouris-Dareau ont donc profité du budget participatif, en 2015, pour faire une proposition de restauration de la grange, avec l'objectif d'en faire un espace citoyen de rencontre et d'activités culturelles et artistiques. Après un premier rejet de ce projet, une nouvelle version du projet a été présentée au budget participatif 2016, sous la houlette de la Commission Urbanisme et Patrimoine, dans le cadre des projets du XIVème arrondissement. Après la visite de la grange organisée par la mairie au mois de mai 2016, et le constat de son extrême délabrement, il a paru urgent à la commission Urbanisme et Patrimoine de mobiliser le conseil de quartier Montsouris-Dareau sur le sujet et d'associer la commission Culture à une réflexion sur la destination à donner à ce bâtiment.

Une commission « Ferme Montsouris » regroupant Urbanisme et Patrimoine ainsi que Culture s'est donc créée au mois de juin 2016, elle travaille depuis régulièrement et assidûment sur la vocation à donner au bâtiment de la grange une fois restauré, au mode de fonctionnement de l'espace ainsi créé, à l'écriture d'une charte ou de règles à respecter et à la définition des activités qui pourraient y être développées par des bénévoles proposant leur talent et savoir-faire. Une plaquette a été réalisée explicitant le projet. Au mois de juin 2016 ce projet a été rendu éligible par les services techniques de la ville et les parisiens du XIVème ont voté pour lui au mois de septembre 2016. Le budget de 1,7 M€ a été officialisé dans le vote du budget de la mairie pour l'année 2017. Ainsi le projet est maintenant réel.

La commission « Ferme Montsouris » a été reçue à la mairie par Carine Petit et sa directrice de cabinet Gwénaëlle Evin le 18 janvier 2017. La maire du XIVème a confirmé son intérêt pour ce projet et s'est réjouie de la mobilisation de la commission et du Conseil de Quartier pour le mener à bien. Il reste à le consolider avec les services techniques et l'équipe de projet qui sera mise en place par la ville de Paris. Des réunions vont être programmées très prochainement. Les futures étapes sont la création d'une association, loi de 1901, qui portera et accompagnera le projet, et le lancement d'une campagne d'information destinée à mobiliser pour ce projet les associations du quartier potentiellement intéressées par cet espace ainsi que le maximum d'habitants du quatorzième arrondissement et de sa périphérie. Il conviendra donc de recenser très prochainement les bénévoles qui accepteront de s'engager dans ce projet.

Destination du bâtiment

L'objectif du projet est de faire de ce bâtiment historique, dernière ferme de Paris, un espace citoyen de rencontre, de culture et de lien social, retraçant la vie du quartier, son patrimoine, ses artistes, l'activité de la ferme et plus généralement l'histoire de la périphérie parisienne progressivement urbanisée. Compte tenu du lieu, cet espace citoyen doit porter le particularisme de cette ferme et se tourner vers son histoire. La commission réunie a estimé

que la vocation de cet espace est d'abord de faire connaître ce qu'ont été cette ferme et la vie du quartier du temps de son exploitation, ceci en privilégiant des expositions permanentes sur son histoire, la consultation sur place d'archives ou livres de référence et des conférences qui retraceront son impact sur la vie parisienne. Mettre l'accent sur cette histoire conférera un esprit particulier à cet espace citoyen. Pour ce faire la commission se rapprochera de la SHA (Société Historique et Archéologique du 14ème) en vue de rechercher des archives auprès d'institutions publiques ou privées. La grange restaurée dans l'esprit de ce qu'attendent les riverains fera l'objet d'un aménagement intérieur qui permettra de disposer de plusieurs salles. La disposition de ces salles dépendra de la façon dont sera restaurée la grange, compte tenu en particulier des contraintes techniques induites par le projet de réhabilitation du lieu. En effet, il est envisagé que cette réhabilitation soit réalisée en conservant ce patrimoine dans l'esprit de sa création. Il convient de voir comment ce lieu pourra recevoir du public en respectant les règles de sécurité et la proximité d'habitations. Les activités à développer dans cet espace dépendront aussi de ces contraintes.

Des activités ludiques ou de formation par des groupes de personnes ou des associations à but non lucratif, non confessionnel et non politique pourront y être organisées. A ce titre, plusieurs membres de la commission ont rencontré des responsables de l'association Florimont. Des manifestations permanentes pourront être envisagées : espace comme lieu d'informations et d'expositions permanentes ainsi que des manifestations exceptionnelles (multi-pluralité culturelle) : lieu pour des conférences, des concerts de musique douce, du théâtre, de la poésie et autres manifestations organisées par des écoles ou des associations du quartier. Une grande salle de contenance à définir pourra recevoir du public en conséquence. Enfin une cafétéria avec des distributeurs de boissons et d'en-cas permettra de faire en sorte que ce lieu soit aussi un espace de convivialité, de repos et de rencontres. Si ce projet vous plait n'hésitez pas à le faire savoir à des membres de la commission, et, le cas échéant, à laisser vos coordonnées si vous pensez pouvoir vous investir bientôt dans ce projet, ou si vous êtes intéressé par une activité associative qui pourrait bénéficier de ce projet.

Les membres de la commission :

Michèle Maron (michele.maron@gmail.com), Françoise Julien-Casanova (fjuliencasanova@free.fr), Joëlle Nafziger (joelle.nafziger@gmail.com), Mylène Caillette (lart-en-lire@orange.fr), Marie-Astrid et Guy Bonnet (marieastrid.bonnet@free.fr, guy.bonnet@u-pem.fr), Michel Haguenau (michel.haguenau@noos.fr), Pierre Bellenger (bellenger.pierre@wanadoo.fr), Claude Bourlier (claudio.bourlier@gmail.com), Bruno Becker (bruno.becker@noos.fr).



Photo de l'article en droits réservés .

PROJET DE FRESQUE MURALE RUE DE LA TOMBE ISSOIRE

La Commission Culture du Conseil de quartier Montsouris-Dareau propose un projet de fresque murale sur un pan de mur extérieur situé au 103, rue de la Tombe Issoire. Ce projet permettrait de valoriser ce lieu très proche de la Villa Seurat commençant au 101, de la même rue. Etant donné le passé artistique glorieux de la Villa Seurat et le nombre important de maisons classées aux Monuments Historiques, cette fresque pourrait représenter une perspective de la rue Villa Seurat avec le nom, voire le portrait des artistes et écrivains qui y ont vécu : Chana Orloff, Jean Lurçat, Gromaire, Soutine, Henri Miller... Cette peinture murale embellirait le quartier et augmenterait son intérêt touristique.



Projet du 103 rue de la Tombe Issoire , angle Villa Seurat

Photos : P. Fravallo

La rubrique littéraire

« L'homme de ma vie » Yann Queffélec

En 2014 notre Conseil de Quartier avait fait poser, au 52 Avenue René Coty, une plaque honorant la mémoire de l'écrivain Henri Queffélec. L'auteur du roman « Le recteur de l'île de Sein », notamment, avait vécu dans cet immeuble avec sa famille de 1953 à la mort de l'écrivain en 1992.

Cette cérémonie qui eut lieu le 6 décembre 2014 avait permis de réunir cette belle et attachante famille dans notre quartier et de poursuivre très agréablement cette journée à la Cité Internationale Universitaire de Paris, à la Fondation de Monaco.

(Vous pouvez retrouver l'article commentant cet évènement sur internet en tapant : mairie du XIVème plaque Henri Queffélec).

Aujourd'hui, nous avons décidé de vous parler d'un livre de son fils Yann Queffélec qui fut prix Goncourt en 1985 et qui publie en 2015 : « L'homme de ma vie », dans lequel il nous décrit, mixant humour (l'humour, comme arme du désespoir) et rage, ses relations intenses et tumultueuses avec son père.

Le titre nous donne le ton avec deux niveaux d'interprétation possibles :

L'homme de ma vie ou l'homme qui m'a donné la vie

L'homme de ma vie ou l'homme qui a le plus compté dans ma vie.

Ceci ressemble fort à un hymne à la vie et à l'amour filial.

« Les Queffélec », comme l'écrit l'auteur, qui met un peu de distance et beaucoup d'humour dans cette appellation, arrivent, après quelques passages dans le XVème arrondissement, dans notre arrondissement en 1953.

Une famille arrimée rive gauche quoiqu'il en soit !

Les voilà dans cet immeuble art déco pour une longue période maintenant. Le marin Queffélec a trouvé son port : « 1953, année de grâce.....Nous allons passer d'un vieil appartement caractériel (366bis rue de Vaugirard, prêté par les grands-parents maternels) chicané par ma tante Rosy à ce havre familial suspendu au-dessus des platanes de l'Avenue du Parc Montsouris, cent trente mètres carrés. Pierre de taille, s'il vous plaît ! »

La naissance de Yann a lieu le 4 septembre 1949, dans une ambiance morose, le nouveau-né n'est peut-être pas le bienvenu, son père le lui fait comprendre très vite : « Mon père m'en veut.....L'autre jour, il m'a dit que je m'étais trompé de famille » Tout est dit, l'enfant va vivre cette hostilité avec rage ou résignation, suivant les circonstances. Il est le vilain petit canard, comme presque chaque famille en désigne un. Il est cependant protégé par une mère aimante et par sa sœur à qui il donne le surnom de « Tita » et dont l'affection est indéfectible.

Il est donc aimé par les femmes de la famille. Il n'en est pas de même pour son frère aîné qui, admiré et choyé par son père, ne le voit pas d'un œil bienveillant et profite de son « droit d'aînesse ». (Là aussi, les fratries connaissent bien !) Mais l'admiration de Yann pour son père est instinctive et secrète. Il s'attache à collectionner ce qui lui rappelle son père : « A moi, à moi seul, les cygnes d'aluminium jaune, rouge, vert confectionnés par papa en malaxant les capsules de Préfontaines, un butin que je récupère en douce après chaque repas.Les cartouches (celles usagées de Waterman) rejoignaient les cygnes Préfontaines dans une boîte de cacao Van Houten ornée d'un couple de perroquets.....Un stylo Pélican hors d'usage faillit les rejoindre mais « le vol » fut découvert et le stylo fut rendu».

Les marques deviennent vite des noms communs au n° 52.

Le fils, le « p'tit vieux », surnom que lui trouve son père, trimbale son amour qu'il ne peut partager avec « ce géant aux yeux bleus, le grand Spi » mais qu'il garde comme une relique sans bien savoir qu'en faire, allait-il le conserver dans la boîte de cacao ?

Lorsque le père donne au « p'tit vieux » des dents que lui-même avait trouvées, c'est l'affront : « ça un trésor ? Ces dents ridicules, aussi bizarres que les dents de papa ? Qu'est-ce que je vais faire de ça moi ? »

La mort de sa maman en 1970 marque la fin de la première partie de sa vie.

Comment aborder « le grand Spi » lorsque l'amour de l'amour de sa vie n'est plus là ?

On n'aborde pas ! Le fils fuit sur un bateau et disparaît pendant cinq ans. Voyages, mer et écriture semblent l'occuper suffisamment.

En 1975 retour du fils prodigue. Il a bien fait de revenir au n° 52 car cette même année, le Grand Prix de l'Académie française est décerné à Henri Queffélec pour l'ensemble de son œuvre, le père triomphe ! Dix ans plus tard c'est le tour du fils, il reçoit le Prix Goncourt avec « Les Noces Barbares ». Décidément père et fils suivent la même voie et se distinguent, écrivains et lauréats de grands prix littéraires. Ils ne voient pas cela comme une compétition, mais deux ans après avoir obtenu son prix, le fils se demande toujours si « le grand spi » a lu le « bouquin » : « Le Goncourt ! J'étais lauréat du Goncourt ! La honte ! Il ne me le pardonnerait jamais. »

Cependant les relations subsistent...espacées mais bien réelles : « On buvait des tangos panachés au « Réveil Samaritain ». Drôle de nom pour un bistrot installé entre un asile de fous et une prison dédiée à la santé. ».

Un soir, en 1987, dans un bar de Montparnasse, Yann écrit (il ne nous dit pas si sa main tient un Waterman, un Pélican ou un simple Parker) une pièce de théâtre en un acte qui est une confession, un cri, une confrontation du fils face à son père, tout ce qu'il avait gardé secret explose sous la plume, il lui dit tout ! Mais la vie continue : bateaux et Jaguars pour Yann, le Cap Horn pour Henri ; tout semble paisible, silencieux surtout !

Henri Queffélec fait deux infarctus, sans en parler, et le troisième en janvier 1992 qui lui est fatal.

L'auteur, lors d'une course de bateau au printemps suivant, écrit quelques lignes sur un cahier qu'il avait offert à son père et dont les pages étaient restées vierges. Mais il en a dit assez et ne s'exprimera plus ; il a raison, l'écrivain sait qu'il écrit pour lui et le lecteur sait qu'il lit pour lui. Parfois ils se rejoignent, souvent ils prennent des routes divergentes et sont aussi étrangers qu'un père et son fils.

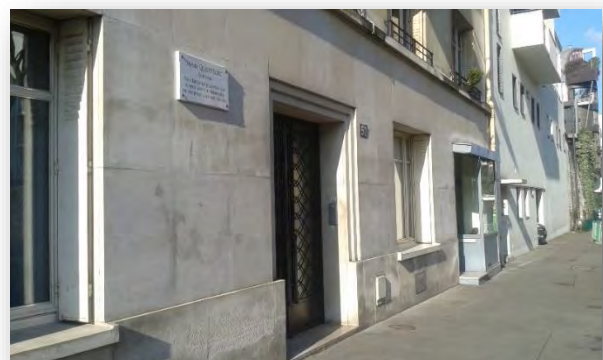
Mylène Caillette membre du CDQ.

Editions Guérin-2015 - Prix des hussards 2016 - Prix (de vente, celui-là !) : 19,50€

Une petite définition du Prix des Hussards n'est peut-être pas inutile. C'est un prix littéraire, initié par deux avocats, amoureux de la littérature qui décident d'organiser un Salon littéraire où des auteurs sont invités à exposer leur dernier livre. Du Salon littéraire au Prix littéraire, il n'y avait qu'une fine ligne qu'il fut facile de franchir. L'état d'esprit des deux fondateurs était celui de l'indépendance, de l'originalité et celui, très prisé, de l'irrévérence. Leur devise : « *Un coup d'épée, une porte qui claque et ne jamais se soumettre.* » est symbolisée par une épée et une plume croisées.



Photo P. Fravallo, M.Caillette.



La rubrique artistique Un cycle : Les artistes célèbres et notre quartier

NICOLAS DE STAËL (1914 – 1955)

LA FORTERESSE ENSANGLANTÉE

« On ne peint jamais ce qu'on voit ou croit voir, on peint à mille vibrations le coup reçu, à recevoir, semblable, différent, un geste, un poids, tout cela à combustion lente »

À l'aube du XXème siècle, Saint-Pétersbourg est une ville d'une beauté inoubliable. La forteresse Pierre- et- Paul, symbole militaire et historique de la ville devient le lieu d'habitation de la famille de Staël où Vladimir Ivanovitch de Staël, militaire couvert de décorations vient d'être nommé, en 1908, au poste de vice-gouverneur de la forteresse ; il a alors plus de cinquante ans. C'est un poste prestigieux car la citadelle représente le pouvoir aussi bien militaire que politique. L'année suivante, sa femme, la baronne Olga Sakhansky, meurt le laissant seul avec ses deux fils. Il se remarie en 1911 avec la future mère de Nicolas, Lubov Bérednikov, de vingt-deux ans sa cadette. Après Marina qui naît en 1912, on célèbre le baptême de Nicolas né le 5 janvier 1914, puis Olga vient terminer la fratrie en 1916.

La guerre de 1914 ensanglante le monde entier et la fuite devient vite la seule sauvegarde. Ce n'est cependant qu'en 1919, soit deux ans après le début de la révolution de 1917 en Russie que la famille peut s'enfuir en Pologne où le père et la mère de Nicolas meurent à deux ans d'intervalle. Les trois enfants sont recueillis par une famille belge d'origine russe qui apportera beaucoup d'affection aux enfants. Le dessin passionne très vite le jeune Nicolas qui intégrera l'Ecole des Beaux-arts de St Gilles-lès-Bruxelles en 1933. Elève très doué, il sera vite remarqué par un professeur nommé Georges de Vlaminck. En 1935, il obtient le Premier Prix du concours de l'école : *« J'ai été très touché de retrouver plus tard dans ses œuvres sa composition architecturale, le rythme et l'harmonie audacieuse de sa couleur. »* dira Georges de Vlaminck.

Il voyage beaucoup et au cours d'un séjour au Maroc, il rencontre Jeanine Guillou qui quittera son mari pour le suivre. Ils rentrent en France et s'installent à Nice. En 1943, ils viennent à Paris et louent un hôtel particulier au 54 rue Nollet où ils séjourneront jusqu'à la vente de celui-ci en 1945 : *« On est encore tout émus d'habiter un tel palais, tout y est plus facile qu'à Nice. Et il y a cette fièvre de travail qui vous saisit véritablement alors qu'elle est si difficile à Nice. »* Lettre de Nicolas de Staël à Alberto Magnelli-1943- Sa femme Jeanine meurt en février 1946 à la suite d'une intervention d'interruption de grossesse. Il se remarie en mai 1946 avec Françoise Chapouton avec laquelle il emménage dans un grand atelier dans le XIVème arrondissement au début de 1947 : *« Janvier 1947 : les Staël déménagent (.....) En route pour la rue Gaugué dans le XIVème arrondissement ! Adieu, Montparnasse ! Les Staël vont habiter à quelques centaines de mètres du parc Montsouris, un quartier tranquille presque excentré, où la campagne semble avoir encore quelques droits. »* Laurent Greilsamer- *Le prince foudroyé*-Editions Fayard-1998.

La maison du XIVème arrondissement

Un de ses amis Mr Stragiotti, lui trouve un atelier dans la maison du peintre Gaston André, qui accepte de lui louer une partie de son atelier : *« Au fond de l'impasse Gaugué, au numéro 7, Stragiotti a finalement trouvé une splendeur, propriété de Gaston André, peintre et décorateur à la mode qui a fait fortune en décorant des cinémas. La maison qu'il a fait construire dans les années trente, sur deux étages, est désormais trop grande pour lui. Il accepte d'en louer une moitié et de couper en deux son atelier. Même amputé, cet atelier donne le vertige. Il faut imaginer une sorte de vaisseau vertical qui invite de très grands vents à se déchaîner. Cette flèche de cathédrale de huit mètres de haut forme l'épicentre de la maison, le mât autour duquel tout gravite et se joue. A ses pieds, au rez-de-chaussée, se répartissent dans une buanderie et un garage réaménagés deux chambrettes et une cuisine. La famille se tiendra au chaud dans ces pièces étroites séparées par de maigres cloisons. »* Laurent Greisamer-Le

prince foudroyé-Fayard-1998-Le livre de poche p.231- Sa fille Anne nous décrit ce nouvel espace que Nicolas de Staël va s'approprier avec naturel : « La rue Gauguet est une impasse. Nous habitons le seuil de l'arrondi, l'arc où les chemins ouvrent sur la parenthèse du fer à cheval dans le galop. Les impasses sont une main qui se creuse pour garder l'eau, à l'inverse de la rue qui est à flot continu. L'impasse retenait dans sa paume un grand portail noir derrière lequel une large cour pavée servait d'entrepôt. Cette cour était libre et sa lumière se reflétait dans la vitre de la pièce qui précédait l'atelier. On y avait déposé des planches sur les bords comme sur les bords d'une mare une barque à moitié sombrée. » Avant-propos par Anne de Staël-Nicolas de Staël dans son atelier-Editions Ides et Calendes-2003.

L'atelier : C'est un atelier gigantesque puisqu'il mesure huit mètres de hauteur, six mètres de large et dix mètres de longueur. Françoise, sa femme nous le décrit : « La dimension de cet atelier est à la mesure d'un grand souffle. Un luxe d'espace, l'espace inhérent au tableau n'a plus à forcer le lieu. Le luxe de pouvoir reculer pour voir de loin, et établir une distance à ce qui vient de soi. » Nicolas de Staël. Ce nouvel atelier va lui permettre de peindre dans des formats monumentaux, ces formats qu'il aime par-dessus-tout car il peut s'attaquer à un gigantisme exigé par son imagination puissante et sa personnalité qui ne peut se mouvoir que dans la démesure : « L'atelier de Staël tient du puits, de la chapelle et de la grange par ses proportions démesurées, sa blancheur austère et son atmosphère d'activité intense, mais recluse.... Quelques toiles gigantesques (véritables entreprises de maçonnerie par les masses de couleurs appliquées à la truelle) retiennent à distance.... La couleur est toujours dépensée avec une générosité peu commune, gaspillée même....Le luxe et la démesure vraiment très personnels de Nicolas de Staël, s'y révèlent. » Patrick Walberg « Nicolas de Staël » Transition fifty n°6 – 1950 p.66-67. Son installation rue Gauguet marque une pause heureuse dans son existence. 1954 est l'année de la naissance de son fils Gustave, d'une exposition aux Etats-Unis, et d'une liaison amoureuse avec Jeanne, jeune fille habitant Grasse avec son mari et ses enfants. Il loue un appartement à Antibes pour se rapprocher d'elle et prépare une toile monumentale de 4m x 6 mètres intitulée : « Le concert ». Une telle dimension demande un grand local et on lui prête le fort désaffecté à la pointe du Cap d'Antibes. Cette toile restera inachevée puisque le peintre se donne la mort le 16 mars 1955, en se défenestrant de son appartement d'Antibes. Il semble que tout son sang soit passé de ses veines à ce long et éternel « Concert » avant qu'il ne se jette du haut de son appartement : « Lorsque je me rue sur une grande toile de format, lorsqu'elle devient bonne, je sens toujours atrocement une trop grande part de hasard, comme un vertige. »

Ce qui le glace : la mesure, le repos, la solitude, l'incompréhension, le manque d'amour, la trahison, la médiocrité, l'imitation, les étiquettes, la spéculation, les créanciers, la parcimonie, la célébrité, la superficialité, les cocktails, la nostalgie, le retour sur lui-même et le passé.

Ce qui le brûle : Peindre, Paris, le travail, le doute, l'orgueil, le hasard, la création, la passion, l'imagination, la réalité, la liberté, la possession, la nuit, les frayeurs, le vertige, l'amitié, l'argent et la couleur. Cette flamme qui jaillit encore dans les derniers instants de sa vie sur cette toile est son testament où le rouge éclatant se répand, plainte ultime d'un artiste épuisé.
Mylène Caillette membre du CDQ.

Photo : P. Fravallo



LA RUBRIQUE : HISTOIRE CONTEMPORAINE

Une école du quartier pas comme les autres : l'École de Cirque Flip Flap

Le grand immeuble à l'angle des 10 rue Cabanis et 18 rue Ferrus abrite en ses sous-sols une Lécole d'un genre particulier, dont la réputation n'est plus à faire ; on y enseigne les Arts du Cirque. Le nom de cette école, pour le néophyte, peut gaiement évoquer les balles rebondissantes des jongleurs : Flip Flap ! Mais les initiés savent qu'il est directement emprunté à une figure de gymnastique qui s'effectue au sol, à la poutre ou au saut, et dans laquelle il s'agit plus précisément de refaire un saut par renversement arrière ou avant, en s'appuyant sur les mains (1).



Photo : P. Fravallo

Voilà qui, sans « acrobatie verbale » nous fait directement entrer dans le vif du sujet !

En effet, parmi les techniques que dispensent l'école dans ses cours, on trouve en premier lieu les acrobaties (de nature très diversifiées, allant de la roue au saut de main en passant par les portées et les pyramides), puis la jonglerie (balles, diabolo), enfin des activités qui concourent à faire travailler l'équilibre (boule, fil, monocycle), la voltige aérienne avec le trapèze, puis également, pour compléter et donner une forme unitaire à l'ensemble, la mise en scène et la création de numéros. Ceci même si les deux axes privilégiés sont les acrobaties et le monocycle. Car les objectifs de l'école se situent largement au-delà de ses seuls enseignements techniques. Il s'agit de dépasser ces derniers, de participer à l'élaboration et réalisation de véritables spectacles, accomplis, que les élèves sont conviés à donner d'abord devant le public des familles et des proches, mais aussi à l'extérieur, lors de fêtes et de manifestations qui sollicitent leurs participations (2). En 2013, d'ailleurs, l'école a ainsi offert un spectacle qui fut très

apprécié lors d'une fête organisée par le Conseil de Quartier Montsouris-Dareau (3). En dépit d'un temps pluvieux et de surfaces d'appui glissantes, les enfants n'ont pas désarmé et ont courageusement exécuté leurs numéros, conquérant et charmant les publics présents tant par leur implication que par l'enthousiasme dont ils témoignaient.

Certes, l'école s'adresse de façon privilégiée aux enfants, on s'en doute, à travers les cours hebdomadaires ou les « ateliers anniversaires », mais en réalité ce sont les publics de tous âges qui y sont accueillis. Nombreux sont les adolescents, mais aussi les jeunes et beaucoup moins jeunes adultes, qui, au 10 de la rue Cabanis, goûtent les joies physiques et poétiques des pratiques circassiennes ! Dans la conversation que nous avons eu le lundi 21 Novembre 2016 avec Émilie Declercq, la directrice de l'établissement, nous apprenons qu'effectivement, les élèves sont au nombre de cinq-cent-quatre-vingts, allant de trois à vingt et un ans, chiffre auquel il convient de rajouter les groupes d'élèves adultes. En tout, il y a vingt-quatre cours, sans oublier les trois séances à destination des enfants de dix-huit mois à moins de trois ans, accompagnés des parents (le Bébé Cirque).

À Flip Flap, on peut démarrer tôt !

Cette option permet l'acquisition précoce et fructueuse de compétences dans les domaines de l'équilibre, de la mobilité et de l'agilité. Et de pair, à l'instar d'une accroche, elle entraîne une fidélisation envers laquelle Emilie Declercq se montre très reconnaissante. Il n'est en effet pas rare que des enfants entrés à l'âge de quatre ou cinq ans, soient encore inscrits à vingt ans largement passés, qu'ils viennent s'entraîner pour maintenir et approfondir leurs pratiques, quitte à se transformer en tuteurs auprès des moins aguerris, ou à donner un coup de main au plus petits si le besoin s'en fait sentir. Sur le site *Jolies Etoiles*, une maman appelée Célia témoigne : « Dès 3 ans, les enfants sont initiés au trapèze (tout en douceur, et sans les brusquer), ils grimpent sur des balles géantes, ils font des galipettes, ils apprennent à tomber. Point de vue motricité et équilibre, c'est excellent. Et plus les enfants grandissent, plus ils apprennent des nouvelles disciplines (comme le monocycle par exemple), donc ce n'est jamais lassant et la majorité des « grands » élèves ont commencé cette école lorsqu'ils étaient petits et n'ont jamais arrêté ! ». (4)

L'entraide est un principe de base, une « valeur éducative » revendiquée pour telle par les responsables. À cette valeur, il convient d'ajouter le « respect de chacun, l'autonomie, le développement de la créativité et de la confiance en soi afin de permettre l'épanouissement individuel et collectif » (Emilie Declercq). Spectacles et cours sont collectifs, cette dimension de l'apprentissage est au cœur même du dispositif pédagogique qui anime Flip Flap.

À notre question sur la fréquentation de l'école, il nous est répondu qu'il s'agit d'un public très local, très « orienté 14ème arrondissement », et que les trois quarts du recrutement se font par le bouche à oreille, les autres par internet et d'autres voies.

Si les effectifs sont mixtes, on dénote cependant une prédominance féminine, comme si les arts du cirque se situaient du côté « féminin » : les générations se succèdent et visiblement développent des représentations sociales qui bougent. Les temps du cirque traditionnel où triomphe un certain « masculin performant » semblent s'éloigner tranquillement de notre présent ! À cet égard, Mme Declercq précise qu'elle regarde plutôt vers des pratiques artistiques plus « modernes » (et pas forcément « contemporaines » comme le Nouveau Cirque), des pratiques plus inventives et stimulantes innervées par les apports de champs connexes (danse, théâtre etc.). Elle est elle-même une enfant « presque » de la balle puisqu'elle a fait ses armes dans une école de Cirque. Au vrai, elle avoue n'avoir jamais eu d'autre rêve que d'enseigner les Arts du Cirque. Rêve et passion qu'elle a réalisées en 2004, lorsqu'avec un groupe d'amis passionnés, Flip Flap a été créée, implantée d'abord rue Broussais, à une centaine de mètres du lieu actuel. Depuis peu sa sœur l'a rejointe dans l'entreprise, elle fait désormais partie

intégrante de l'équipe pédagogique et administrative : on le voit, la tradition familiale du Cirque se renouvelle mais ne se perd pas pour autant !

Flip Flap, une association de Loi 1901 à but non lucratif, est habilitée par la Fédération Française des Écoles de Cirque (5). Ce qui est une garantie concernant la formation des enseignants, la sécurité, mais aussi les contenus des programmes et l'ouverture vers les autres écoles, vers des Festivals, évènements et manifestations à l'échelle nationale, autre que locale. Dans cette séduisante effervescence, sachant que les locaux sont ouverts en permanence et qu'on y travaille quasiment en continu - « *ici c'est le lieu des élèves* », dit Emilie Declercq -, les week-ends ne sont pas plus fériés que les vacances : deux professeurs agréés assurent les cours en continu les samedis et dimanches. Si des stages et des séjours sont proposés lors des congés scolaires, leur visée n'est pas de préparer aux écoles nationales professionnelles de Rosny ou de Châlons. « *Chez nous* », dit Emilie Declercq, « *les élèves ne se destinent pas aux métiers du Cirque, ils utilisent la partie créative pour d'autres activités, les arts vivants ou les métiers sociaux par exemple* ».

En d'autres termes, la structuration des savoir-faire et les gains acquis dans le travail produit à Flip Flap sont reversés au bénéfice de la trajectoire de chacun, avec le cirque mais hors de lui. Flip Flap ? Un lieu de vie décisif !

Nicole Henry et Françoise Julien-Casanova, nov-déc 2016

En savoir plus :

Adresse : 10 rue Cabanis, 74014. Tel. 09 52 29 74 49

Contact : Emilie Declercq et Tiffany Fouché. Métro Glacière

Email : flipflapcircus@yahoo.fr

Lien : http://www.flipflap.org/Ecole_de_Cirque_Flip_Flap/Ecole_de_cirque_Flip_Flap_-_Contact.html

Notes.

(1) Pour l'ethnologie et le sens du nom commun, voir <https://fr.wiktionary.org/wiki/flip-flap>

(2) On peut se faire une idée plus précise des spectacles à travers un aperçu consultable sur YouTube : <https://www.youtube.com/watch?v=gervL7U-EQc>

(3) À l'occasion des 400 ans de l'Aqueduc Médicis dont la première pierre a été posée par Louis XIII en 1613.

(4) <http://www.joliesetoiles.com/une-activite-geniale-pour-les-vacances-de-nos-enfants-cheris-un-stage-de-cirque-chez-flip-flap/>

(5) Voir <http://www.ffec.asso.fr> et

https://fr.wikipedia.org/wiki/Fédération_française_des_écoles_de_cirque



Photo : Françoise Julien-Casanova

La rubrique « Au fil de l'eau »



L'aqueduc Médicis (1613-1623)

Avant la construction de cet aqueduc Paris rive gauche manquait de puits (on en trouvait seulement près de la Seine) et ne possédait pas de sources. C'est Henri IV qui engage les premiers travaux afin d'approvisionner la capitale en eau. A cette époque, quelques fontaines seulement existaient et les porteurs d'eau complétaient la livraison en allant chercher l'eau de la Seine, qui se pollua au fil du temps. (Voir article « Les porteurs d'eau » numéro 4). Le roi avait donc décidé en 1609 de rétablir l'aqueduc romain qui amenait les eaux d'Arcueil pour les thermes de Cluny (bâti au début du II^{ème} siècle et qui constituaient, à l'époque, le plus grand établissement de bains). Celui-ci permettait aux eaux de Rungis d'être acheminées vers Paris (Voir le numéro 3).

Malheureusement l'assassinat du roi en 1610 ajourne le projet.

C'est donc Marie de Médicis, veuve d'Henri IV, qui continue le projet. Celle-ci, florentine et élevée dans le somptueux Palais Pitti à Florence, avait voulu faire construire un palais qui ressemble au Palais Pitti de Florence où elle avait grandi et avait envisagé la construction du Palais du Luxembourg. Des sculptures et des fontaines devaient orner son nouveau jardin, ce qui nécessitait une alimentation en eau qui devint sa priorité et la construction d'un aqueduc fut, plus que jamais, d'actualité. Les travaux sont confiés à l'architecte Salomon de Brosse (1571-1626) et à l'ingénieur Thomas Francini, florentin (1571-1651) : « intendant général des eaux et fontaines royales ».

Le 17 juillet 1613, le roi Louis XIII pose la première pierre du grand regard de l'aqueduc qui doit amener les eaux des sources de Rungis et celles du coteau de Longboyau (de l'Haÿ-les-Roses à Arcueil) vers Paris. Les eaux du plateau de Rungis étaient recherchées car elles étaient les moins calcaires et les plus faciles à capter du fait de leur altitude qui permettait un acheminement vers Paris par la gravité naturelle.

Cet ouvrage long de treize kilomètres entre le Grand Carré (c'est-à-dire le Grand bassin) de Rungis, lieu de captation des sources, et le regard de l'Observatoire, suit en parallèle le tracé de l'aqueduc romain, mais évitant certaines courbes, il gagne trois kilomètres par rapport à ce dernier. Salomon de Brosse inspire l'aspect monumental et majestueux de l'ouvrage.

L'aqueduc est pourvu de vingt-sept regards, édicules en pierre, le plus souvent rectangulaires, construits tout le long du parcours destinés à l'entretien de la canalisation, à recevoir les impuretés transportés par l'eau et aussi à la dérivation au profit de ceux qui ont l'autorisation de capter l'eau. Ainsi le regard de l'avenue René Coty, appelé aussi le regard de la Maison Royale de Santé (aujourd'hui hôpital de long séjour de La Rochefoucauld, fondé en 1780), reçut une concession d'eau. Le tracé sinueux de l'aqueduc s'explique par le fait qu'il évitait d'importants travaux de terrassement pour éviter creux et bosses. Il explique aussi que la distance de l'aqueduc dépasse de beaucoup la distance à vol d'oiseau. La pente aussi était importante car déterminante pour la vitesse de l'eau et donc de son débit.

Les eaux qui alimentaient l'aqueduc étaient celles du plateau de Rungis et celles du coteau de Longoyau (de L'Hay à Arcueil) car ces eaux étaient les moins calcaires et les plus faciles à capter du fait de leur altitude qui permettait leur acheminement par la gravité naturelle. D'autres petites sources alimentaient l'aqueduc mais à l'origine de leur redécouverte en 1624, Louis XIII les concéda au Maréchal d'Effiat pour alimenter son château près de là.

L'ouvrage d'art le plus caractéristique est le pont-aqueduc d'Arcueil avec ses trois cents mètres de long et ses vingt arcades soutenant l'ouvrage de vingt-quatre mètres de hauteur.

L'ouvrage est achevé en 1623 et les eaux arrivent à Paris à la maison du Fontainier situé dans le XIVème arrondissement.

De ce dernier regard partaient les eaux pour le Palais et le jardin du Luxembourg et celles qui alimenteront les quatorze nouvelles fontaines publiques prévues par la ville et qui seront terminées en 1628.

Mais le volume d'eau apporté par l'aqueduc qui était très modeste n'était pas à la hauteur des espérances des constructeurs. Une des raisons qui expliquait ce faible volume d'eau était que le roi avait accordé des concessions (notamment à des communautés religieuses) et que ces dérivations entraînaient une certaine pénurie pour les particuliers.

Ceux-ci attendaient donc avec impatience l'installation de fontaines ; entre 1624 et 1628, le nombre des fontaines est porté à trente dont quatorze étaient alimentées par les eaux d'Arcueil. Jusque-là les habitants étaient alimentés par les porteurs d'eau (voir article dans le numéro 4) qui venaient de la Seine. Ces fontaines étaient sans conteste une manne céleste car l'eau y était gratuite. Les porteurs d'eau perdirent ainsi beaucoup de leurs clients et connurent une condition misérable.

L'aqueduc ne sert plus à alimenter le jardin du Luxembourg depuis la deuxième moitié du XIXème siècle et n'alimente, aujourd'hui, que le lac du parc Montsouris.

Mylène Caillette membre du CDQ

Photo : P. Fravallo



Les interviews de Suzy :



Suzy à la découverte du centre Emmaüs Georges Dunan 14 rue de l'Aude.



Ce centre a ouvert ses portes en 1998. Il a repris les locaux d'une ancienne clinique privée qui générant un important trafic d'ambulances inadapté à une rue aussi étroite. Malgré quelques réticences des riverains dans les premiers temps, Emmaüs s'est finalement bien intégré dans le quartier.



A l'origine c'était un centre d'hébergement d'urgence dont les séjours étaient limités à 1 mois. En 2007 il est devenu un CHRS, c'est à dire un Centre d'Hébergement et de Réinsertion Sociale. Les bénéficiaires y sont accueillis pour une durée indéterminée avec une étude de leurs dossiers tous les six mois. Deux médecins passent une fois par semaine et des associations comme Vision Soli Dev assurent régulièrement des permanences dans les locaux. Le centre Georges Dunan accueille en permanence cinquante-quatre personnes envoyées par un organisme d'état le SIAO :

Trente sont des personnes en réinsertion dans le besoin, mais autonomes,
Trois sont semi-autonomes et souffrent de pathologies.

Onze sont des travailleurs pauvres souvent surendettés, nécessitant parfois un suivi médical et ne pouvant plus assumer un loyer ; 20 % de leur salaire est prélevé pas Emmaüs.

Quatorze d'entre eux sont logés en chambres individuelles et vingt en chambres doubles.

Les résidents sont encadrés par un personnel de dix personnes salariées d'Emmaüs :

Un directeur de centre,

Cinq agents d'accueil (trois de jour et deux de nuit),

Trois ASE (auxiliaires sociaux éducatifs) et un agent d'entretien.

Le responsable Monsieur Souleymane Ba est en place rue de l'Aude depuis 2002 .Pour tenir au mieux cette fonction difficile nécessitant à la fois fermeté et diplomatie,

Il a suivi une formation spécifique de directeur de centre dispensée par Emmaüs. Il doit gérer entre autres un problème récurrent dans ce genre de structure : l'alcoolisme.

La consommation d'alcool était jusqu'à présent totalement interdite dans le centre, ce qui incitait certains résidents à consommer un maximum d'alcool à l'extérieur avant de réintégrer leurs chambres. Depuis peu une expérience est menée pour tenter de responsabiliser les résidents concernés. Ils sont autorisés à consommer modérément de l'alcool dans le centre. Leur consommation serait de ce fait moins importante et mieux répartie en petites quantités dans la journée. Mise à part l'aide sociale permanente qui leur est apportée, Emmaüs propose aussi des animations aux résidents : un cyber espace avec quatre ordinateurs est à leur disposition tous les jours jusqu' à 22 heures.

Des sorties loisirs sont organisées au printemps et en été, un repas à thème est organisé tous les mois. D'autre part une salle de jeux et d'animation est mise à disposition des résidents. La restauration est assurée par une société externe et seuls les repas à thèmes sont organisés par les résidents.

Ce centre est géré par Emmaüs Habitat, son financement est assuré pour 80 % par l'état et pour 20 % par des dons. Dix ans après la mort de l'abbé Pierre, nous ne pouvons que saluer Emmaüs qui continue son combat contre la précarité grâce à l'implantation de centres comme celui de la rue de l'Aude.

"Le contraire de la misère, ce n'est pas la richesse. Le contraire de la misère, c'est le partage. Le remède à la misère, c'est le partage dans l'esprit de pauvreté. » - Abbé Pierre - Confessions



Monsieur BA responsable du centre.



Le réfectoire.

Liens : <https://siao75.fr/>
<http://emmaus-france.org/>
<https://www.visionsolidev.org/>

Photos : P. Fravallo



La rubrique nos partenaires :

L'association : Entraide Universitaire.

L'Entraide Universitaire (EU), association loi de 1901 a pour objet de prendre en charge des personnes souffrant de handicaps de diverses natures, physiques, sensoriels ou mentaux. Elle gère une cinquantaine d'établissements répartis principalement en Ile de France, mais aussi dans la région Auvergne-Rhône-Alpes. Elle emploie environ 1 400 salariés et prend en charge plus de 4 000 handicapés.

Elle est gérée par des bénévoles. Son action est fondée sur les valeurs de solidarité, de laïcité, avec comme objectif de permettre aux personnes handicapées de vivre une vie la plus proche possible de celle de citoyens normaux

Le qualificatif « universitaire » peut porter à confusion avec le monde de l'enseignement supérieur. Il s'entend ici au sens médiéval d' « *universitas clericorum* », corporation des maîtres, en l'occurrence ici corporation des détenteurs de savoir-faire dans le domaine des handicaps.

Le Siège de l'Entraide dans le quartier Montsouris-Dareau.

Situé au 31 rue d'Alésia, le siège de l'Entraide regroupe :

-La Présidence et le Conseil d'administration : celui-ci compte 37 membres dont 10 composent le bureau : le Président est M. Arnold Wessels, assisté de M. Erick Vandenberg, Secrétaire Général et de quatre vice-présidents.

-Le siège exécutif de l'Association, sous la direction de Mme Raquel Sécadès, entourée de quatre directeurs assurant les fonctions finances, patrimoine, vie des établissements et personnel, soit 22 personnes au total.

Historique

L'Entraide Universitaire a été créée en 1954 par la Mutuelle Accident Elèves (MAE) qui assure la plupart des écoliers de l'enseignement public, avec comme premier objectif la diffusion des contrats d'assurance. Restant dans le domaine de l'éducation, elle a ensuite créé des centres de vacances à la mer et à la montagne puis, en 1968, le premier centre médico-social qui allait être suivi de nombreux autres, principalement en Ile-de France, mais aussi dans la région Rhône-Alpes-Auvergne. Le siège de l'EU était primitivement installé dans le 8ème arrondissement, rue d'Argenson.

En 1998, l'EU fusionne avec l'Association Assistance aux Blessés Nerveux de la Guerre (ABNG) dont le siège se situe 31, rue d'Alésia. Créée en 1917 par Mme Marguerite Hérold pour prendre en charge les soldats qui souffraient de troubles psychiques liés aux effets des terribles combats de la guerre de 1914-1918, cette association avait prévu la fin de son activité et s'était donné comme deuxième objectif l'assistance à l'enfance en difficulté. Dès 1922 elle crée un centre de rééducation pour les enfants de 6 à 12 ans à Limours, dans l'Essonne. Puis des jeunes de 12 à 16 ans prennent la place des anciens soldats dans l'établissement d'Arnouville (Val d'Oise) où la rééducation est fondée sur la formation professionnelle dans le domaine horticole.

Afin d'assurer sa pérennité et surtout celle de ses cinq établissements, l'ABNG recherche un partenaire et décide finalement de fusionner avec l'Entraide Universitaire.

L'Entraide Universitaire poursuit ensuite son développement par des fusions et acquisitions favorisées par des autorités sanitaires ou locales qui encourageaient les regroupements notamment du fait que beaucoup d'établissements avaient été créés par des particuliers qui avaient pris de l'âge et rencontraient de plus en plus de difficultés pour les gérer. Cette croissance, puis la séparation d'avec la MAE a finalement conduit l'Entraide à rejoindre le

31, rue d'Alésia qui était resté vacant. De très importants travaux de rénovation ont dû être apportés à ce vieil immeuble du quartier Montsouris, le dernier en date ayant été l'installation d'une rampe d'accès pour les personnels se déplaçant en fauteuil roulant.



Le Foyer Jean Moulin et Le Café Signes

En 1986 est créé avenue Jean Moulin un Etablissement et Service d'Aide par le Travail (ESAT) dont la mission est de prendre en charge des personnes sourdes et souffrant de handicaps associés et de leur procurer un emploi dans des ateliers créés spécialement. On y fait notamment des travaux de couture, de repassage, de mise sous pli et de routage pour les particuliers et les entreprises. On y parle évidemment la L.S.F La Langue des Signes Française ! Une orientation nouvelle est donnée en 2004 avec la création au 33, avenue Jean Moulin du *Café Signes**, un café restaurant qui emploie des personnels sourds, au sein duquel sourds et entendants se côtoient en bonne intelligence, dans une certaine complicité même. La langue des signes y est le moyen de communication et les clients ordinaires eux-mêmes n'hésitent pas à s'y initier ! C'est le premier établissement de ce type à avoir été créé en France et en Europe. Il est dirigé par Mme Martine Lejeau-Perry, présente aussi dans la vie du conseil de quartier Jean Moulin-Porte d'Orléans. Il a acquis une véritable renommée mondiale et bénéficie de plusieurs labels aussi bien dans le domaine du handicap que dans le domaine touristique pur.

Pour en juger, le mieux est... de venir l'essayer !!

C'est un établissement dont le 14^{ème} arrondissement peut être fier.

Dominique Descroix, Vice-Président de l'Entraide Universitaire, Représentant de l'Entraide Universitaire au collège des associations du conseil de quartier Montsouris-Dareau

Renaud Lambert, Administrateur, président du Conseil de quartier Mouton-Duvernet

*Café Signes 33, Avenue Jean Moulin Tél. 01 45 39 37 40 ouvert du lundi au vendredi de 8H00 à 19H00

www.cafesignes.com

www.entraideuniversitaire.asso.fr

Photos : P. Fravallo et ESAT Jean Moulin.





Suzy communique sur l'association l'AMAP TRAVERSE.

Fondée en 2006 par un groupe d'habitants du quartier Montsouris Dareau, tous convaincus de l'importance de la consommation locale et responsable « l'Amap traverse » est une association pour le maintien d'une agriculture paysanne regroupant des habitants du 13^{ème} et du 14^{ème} arrondissement. Depuis dix ans, notre association « loi 1901 » réunit un groupe de consommateurs et un agriculteur de la région autour d'un contrat par lequel chaque consommateur achète en début de saison une part de la production. Ces produits de saison sont livrés chaque semaine à un coût constant en présence du maraicher. Au travers des rencontres hebdomadaires et des visites, les « Amapiens » apprennent à connaître la ferme et sont sensibilisés aux particularités de l'agriculture paysanne. Le maraicher, en retour, s'engage à fournir des produits de qualité, cultivés dans le respect de la nature et de l'environnement, conformément à la charte des AMAP.

L'Amap est actuellement en pause avec pour objectif de redémarrer les distributions de légumes au printemps 2017. En attendant, le groupe d'Amapiens en profite pour se renforcer et mieux s'organiser. Les nouvelles personnes intéressées sont donc les bienvenues pour participer à ce nouveau départ qui se construit dès maintenant.

Vous voulez vous engager dans un projet associatif au service d'une agriculture à taille humaine et plus respectueuse de l'environnement. ? Vous voulez déguster chaque semaine des légumes et autres produits de qualité et de saison ? Alors rejoignez-nous en contactant Gilles Frison (gillesfrison@ouvaton.org) et venez agrandir la « famille » de l'AMAP TRAVERSE. *Sylvia Kesbi*

Alerte dernière minute.

Nous fêtons cette année les 150 ans de l'hôpital Sainte Anne ; pour cet évènement exceptionnel l'hôpital vient de sortir un livre : *L'hôpital Saint Anne - pionnier de la psychiatrie et des neurosciences au cœur de Paris - Editions d'Art - Somogy- Février 2016 Prix : 25 euros ; en vente dans nos meilleures librairies.*

A cette occasion reprenez bien la date du jeudi 11 mai 2017 qui sera la journée d'une grande manifestation autour de cet anniversaire. Nous vous en reparlerons dans notre prochain numéro.



Photo : P. Fravallo

LA BOITE A ARCHIVES :

Solution de la boîte à archives du n° 4



Réponse de la photo mystère : cette photo a été prise rue Gauguet dans les années 20.



Suzy a ouvert sa boîte à archives et retrouvé
Cette vieille photo.

Reconnaissez-vous et savez-vous situer ce lieu du 14^{ème} ?

Ecrivez à Suzy pour lui soumettre vos propositions. Réponse dans notre prochain numéro.

Rédacteur en chef

Mylène Caillette

Mise en page : Patrick Fravallo

Personnes ayant participé à ce numéro

Patrick et Baptiste Fravallo, Joëlle Nafziger, Françoise Julien-Casanova

Bruno Becker, Michèle Maron, Nicole Henry, Sylvia Kesbi.

Retrouvez « La souris d'eau » sur le site de la Mairie du XIV^{ème} arrondissement : mairie14.paris.fr, puis voir le CDQ Montsouris-Dareau.

Photos : P. Fravallo et fonds de l'ADRA